

VIE BONNE OU VIE REUSSIE ?

Texte de la conférence du 27 mars 2010

Illustrations choisies par Sylvie Prevost, agrégée de Lettres, professeur au Lycée Majorelle à Toul.

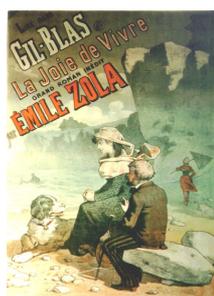
Dissipons d'abord l'équivoque que la langue française entretient au sujet du mot « vie ». C'est de la **vie proprement humaine** que je vais vous entretenir aujourd'hui et pas de la **vie « nue »**, autrement dit de la vie envisagée sous le seul plan de ses **conditions matérielles**, en tant que **manifestation** purement **biologique**. Les anciens grecs disposaient à ce propos de deux termes là où nous n'en avons qu'un : « **zoé** » et « **bios** », le premier terme renvoyant à la vie telle que l'homme la partage avec tous les autres vivants alors que le second, réservé au vivant humain, désignait la **valeur** qu'il accorde à la vie selon l'usage qu'il fait de ces conditions. **L'homme, lui, ne se contente pas de vivre passivement, il a le souci de transformer sa vie en une vie digne d'être vécue.**

C'est d'une telle vie dont il est question dans l'**alternative** qui nous est proposée. Une vie qualifiée de « bonne » ou de « réussie », c'est dans les deux cas une vie qui **vaut le coup**, une vie enviable, désirable, préférable à une vie « mauvaise » ou une vie « ratée », qualificatifs toujours péjoratifs.

Cependant l'alternative (ou) nous avertit d'emblée que les deux expressions ne sont pas synonymes, que la vie bonne, dans son contenu et dans ses normes, ne s'identifie pas à la vie réussie.



Bel Ami, une vie réussie ?



Pauline, héroïne de *La Joie de vivre* : une vie bonne.

Commençons par la vie bonne. L'expression « **vie bonne** » est elle-même remarquable puisqu'elle est la traduction littérale d'une expression grecque *eu zein* le « **bien-vivre** ». Dans le contexte grec la vie bonne s'incarnait dans l'**idéal transcendant** de **sagesse**, état d'**excellence** et de **perfection** à la fois morale et intellectuelle. **La vie bonne d'abord était inséparable d'une visée éthique en tant que c'était une vie orientée vers le bien.** Ainsi Socrate est-il

demeuré comme le **paradigme de l'homme juste**, « *entre tous ceux de son temps qu'il nous soit donné de connaître, il fut le meilleur et en outre le plus sage et le plus juste* » dit de lui un de ses disciples dans le très beau *Phédon* de Platon. Lorsque son ami Criton vient le trouver dans sa prison pour lui annoncer que tout est prêt pour son évocation, Socrate lui fait observer que « *ce dont il faut faire le plus de cas, ce n'est pas de vivre, mais de vivre bien* » (*Criton*, 48b), c'est-à-dire de vivre « *de façon belle et juste* ». Quant à Platon, il consacra son grand dialogue *La République* à la **justice**, son projet étant de montrer que la vie la plus juste est aussi la vie la plus heureuse. Pour Platon en effet, comme pour la plupart des Grecs, la justice n'était pas seulement une vertu, mais la **vertu par excellence**, la **valeur suprême**. Vivre selon la justice, c'était se conformer à **l'ordre naturel**. Car la justice était d'abord et avant tout l'**essence du cosmos** (l'univers, le réel dans sa totalité). C'est précisément en cela que le monde était pour les Grecs un **cosmos** : le terme renvoie en effet à l'idée de **tout ordonné**, **d'ensemble harmonieux**, **d'arrangement**, à la fois **beau et juste**. **C'est alors dans l'imitation du cosmos que l'homme devait puiser une représentation de la vie bonne**. Dans une première étape, il s'agissait d'apprendre à **connaître** cet **ordre du monde**, puis, dans une seconde, de prendre **modèle** sur lui en établissant à **l'intérieur de sa vie un ordre** qui soit le **reflet** de cet **ordre extérieur**. C'est pourquoi le **mode de vie philosophique** était considéré comme le plus haut, parce que le **philosophe** possédait le **savoir** d'un tel ordre. Une **problématique traditionnelle** dans la Grèce antique était celle de ce qu'on appelait les « **genres de vie** », types de vie qui étaient **hiérarchisés** en fonction de leur **valeur**. Au-delà de la vie selon la **richesse**, au-delà également de la vie selon les **honneurs**, symbolisée par la **vie politique**, **se situait la vie de contemplation**, **c'est-à-dire la vie vouée à l'exercice de la pensée, celle qu'Aristote nommait la vie théorique**. Il s'agissait là du type de vie qui rapprochait le plus la vie de l'homme de celle des dieux : ainsi l'exercice de la **contemplation du cosmos** que le Sage s'efforçait d'embrasser tout entier par la pensée lui apportait au plus haut point la **sérénité** dans cette vie.

S'interrogeant sur le destin d'un tel idéal, Luc Ferry dans « *Qu'est-ce qu'une vie réussie ?* » constate que son **horizon** s'est peu à peu **estompé**. **Selon lui, l'antique interrogation sur la vie bonne s'est trouvée supplantée par un autre idéal de vie, que les sociétés contemporaines nous invitent à penser sur le mode de la « réussite »**. Celle-ci est devenue **l'horizon ultime** de nos pensées et de nos aspirations. On nous la présente comme un **modèle de vie**. « *In/out, en hausse/en baisse, en forme/en panne, winner/ loser : tout concourt aujourd'hui à faire du succès en tant que tel, et quel que soit le domaine de référence envisagé, un idéal absolu. Sports, arts, sciences, politique, entreprise, amours, tout y passe, sans distinction de rang, ni hiérarchie de valeur.* » Il s'agit de cultiver la performance pour la performance, le succès pour le succès.

Peu importe le domaine et la valeur de ce domaine, l'objet de la réussite est accessoire par rapport au fait même de réussir.

Selon Luc Ferry – qui cite ici Heidegger – c'est **l'avènement du monde de la technique** qui constitue la cause majeure d'une telle mutation. Il ne faut pas entendre ici le terme au sens de technologie (ensemble d'outils, d'appareils, d'instruments) mais en tant que **mentalité, type de rapport que l'homme moderne** entretient avec le **monde** qui l'entoure. Dans l'univers de la technique triomphe la seule **raison instrumentale** : la considération des **moyens** s'est entièrement substituée à celle des **fins**. Seule compte la considération des moyens en tant que tels, quels que soient les objectifs envisagés (c'est le cas de **l'économie libérale mondialisée** soumise au principe du développement pour le développement). Le mots d'ordre y sont **rendement, efficacité, performance**.

C'est également le constat du sociologue Alain Ehrenberg dans plusieurs de ses ouvrages : **la société française à partir des années 80 s'est convertie au culte de la performance. C'est le nouveau credo de notre monde postmoderne, qui accède même au statut de mythologie**. Place aux gagners, aux battants, aux leaders ! Notre **imaginaire collectif** se voit envahi par ces **figures conquérantes** que sont les héros de l'économie, les champions sportifs, les aventuriers... ces héros nous disent que tout est possible pour qui a la **volonté de gagner**. Partout on valorise la prise de risques, l'exploit, la prouesse, le record, les défis permanents. Le **monde de l'entreprise** constitue sans doute le **fer de lance** de ce discours de la compétition généralisée. Il s'agit d'insuffler chez les salariés - et ce à tous les niveaux - la rage de vaincre, l'esprit de challenge et d'user de toutes les stratégies possibles pour y parvenir. Mais ce n'est pas seulement dans son travail, mais aussi dans ses loisirs ou dans sa vie affective, que chacun doit se hausser au niveau de **l'homme compétitif** qu'on exige de lui de devenir. Même le domaine de **l'érotisme**, constate avec humour Pascal Bruckner dans son dernier ouvrage *Le paradoxe amoureux*, se voit soumis à **l'obligation de résultat**. « *L'érotisme contemporain se place tout entier sous le joug d'une morale de la prouesse.* » Il faut y « assurer », sous peine d'être « rejeté ».

C'est le caractère égalitaire de la culture moderne, souligne Alain Ehrenberg, qui est à l'origine d'une telle mythologie de la concurrence. Dans les **sociétés anciennes**, les **hiérarchies** étaient inscrites en quelque sorte dans la nature des choses, la **place** de chacun **fixée d'avance** dans l'ordre du monde, ordre que nul ne cherchait à contester. Dès lors que, après avoir **aboli** les **privileges de naissance**, on affirme, comme le font nos démocraties modernes, **l'égalité fondamentale des hommes** entre eux, cela signifie que tous peuvent a priori entrer en compétition avec tous. Tout homme peut, en droit, devenir « quelqu'un » et accéder à toutes les positions de la société, quels que soient son

sexe, sa race, sa classe d'origine. C'est ce qui explique que se soit imposé le **modèle** de la **juste concurrence**. Celui qui l'emportera sera forcément le meilleur parce qu'il en aura fait la preuve en se mesurant à tous ses adversaires, dont il aura triomphé par son travail, ses qualités ou ses mérites personnels. C'est pourquoi la **compétition sportive** – prenant la place qu'occupait jusque là l'école républicaine - est devenue un **réfèrent majeur**, parce qu'elle est le **spectacle** même d'un tel **idéal égalitaire**. « *Nous allons y voir comment un homme pareil à tout autre, qui n'a aucun privilège de naissance, qui n'est rien a priori que notre semblable devient quelqu'un par son seul mérite.* »

On peut cependant s'interroger, souligne Alain Ehrenberg, sur la face d'ombre d'un tel idéal. Dans un monde qui maintient les individus dans une concurrence permanente, les **relations avec autrui** sont pensées essentiellement sur le mode de l'**antagonisme** et de l'**affrontement**. L'autre devient un **rival**, un **adversaire**, celui qu'il faut éliminer ou de qui l'on doit triompher. Jouer le jeu social, c'est accepter cette **rhétorique du combat**. S'y ajoute, selon Ehrenberg, « *une rhétorique incessante de la comparaison* ». **Autrui** fait figure **d'étalon de mesure**, de **juge**. C'est à l'aune de la réussite d'autrui que nous allons juger notre propre réussite, d'où l'**exacerbation** de ces poisons que sont l'**envie** ou la **jalousie**. « *Si je suis l'égal de mon voisin, pourquoi aurait-il plus que moi ? ainsi s'exprime le discours de l'envie dans les sociétés démocratiques* » écrit Luc Ferry, constat que faisait déjà Tocqueville au XIXème siècle. La réussite et le succès des autres peuvent alors mettre en péril le sentiment que nous avons de notre propre valeur. En comparaison, notre propre vie nous apparaîtra d'autant plus pauvre et médiocre.

Les effets de l'envie

– tableau aujourd'hui appelé
L'Âge d'argent –

Lucas Cranach (l'Ancien)

1535



Ajoutons que l'**impératif de réussite** prend l'allure d'une **nouvelle tyrannie**, tyrannie d'autant plus lourde qu'il faut réussir vite et jeune. D'où le constat « je n'y arrive pas ». En filigrane se profile alors le **mal d'être**. **La culture de la**

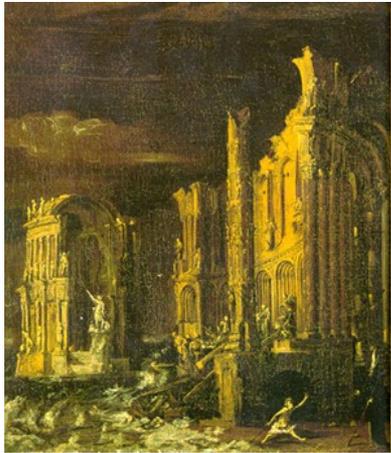
conquête est nécessairement une culture de l'anxiété qui traduit la hantise de l'échec. D'où l'apparition de **nouvelles formes de souffrances psychiques.** Le début du XXème siècle a connu la **névrose**, dont Freud a bien montré qu'elle était en quelque sorte une **maladie de la faute** et de la **culpabilité**. C'est la rencontre de l'**interdit** et la **transgression** d'un tel interdit qui étaient pour le sujet névrosé source d'un violent conflit intérieur. Dans nos sociétés permissives caractérisées par le déclin des interdits la **dépression** a pris le relais de la névrose. La question n'est plus aujourd'hui : ai-je le droit de le faire ? mais : **suis-je capable de le faire ?** Au « *drame de la culpabilité* » a succédé la « *tragédie de l'insuffisance* ». La dépression est la pathologie de l'homme fatigué d'entreprendre et devenu incapable de répondre aux performances qu'on attend de lui. Ce qui y domine, c'est le sentiment de la perte de sa propre valeur. Le déprimé est plongé dans une logique où l'infériorité domine.

Cela signifie-t-il pour autant que l'antique question de la vie bonne a déserté l'espace de notre monde contemporain ? Loin de là, selon Luc Ferry. **Les interrogations concernant la vie bonne ne sont pas devenues désuètes** (en témoigne l'expression « **projet de vie** » dont on use souvent aujourd'hui, c'est-à-dire le fait de réfléchir à sa vie dans son ensemble et de se demander comment elle pourrait se dérouler pour le meilleur) **mais elles se posent en termes inédits.**

La **première différence** entre les interrogations contemporaines sur la vie bonne et la perspective antique, comme le fait remarquer Monique Canto-Sperber, est que, quand nous cherchons la **vie bonne** aujourd'hui, nous ne pensons pas seulement à la **valeur morale** de cette vie. **La vie bonne est d'abord conçue en termes d'accomplissement et d'épanouissement personnel. Elle recouvre en quelque sorte un développement optimal de l'humain en nous :** la réalisation de nos talents, l'accomplissement de nos capacités individuelles. Ce qui ne signifie pas que les biens et les valeurs qui comptent pour nous n'aient aucun rapport à la morale, mais que les **justifications morales** n'y ont pas forcément une **place centrale**. Nous mettons davantage en avant l'idée d'**intensité** : chercher la vie la plus élargie la plus riche possible, la richesse des sentiments ou le **souci de progresser** et de **se perfectionner** tout au long de l'existence.

La **second différence** est que pour les hommes d'aujourd'hui, la vie bonne ne suppose plus l'**appartenance** à un **ordre de réalité extérieur** qui lui servirait de **modèle**. **Dans notre monde post-moderne, nous n'avons plus le sentiment de faire partie d'un Tout, d'une totalité harmonieuse où tous les êtres ont leur juste place, où rien n'est de trop.** Il n'est plus possible aujourd'hui de dire avec Marc Aurèle « *tout ce qui arrive, arrive justement* » ou avec Cicéron « *rien n'est plus parfait que le monde* ». (Comment par exemple croire à la bonté de la nature après des catastrophes naturelles comme le tremblement de terre d'Haïti

ou la récente tempête ?) Ce qui nous frappe dans notre monde c'est au contraire le **désordre**, le **non-sens**, la **mort**. Comme l'écrit le philosophe contemporain Marcel Conche « *notre monde n'est plus un monde plein et achevé, mais un monde détotalisé, brisé, un monde qui se désagrège, dont le sens est absent.* »



La Chute de l'Atlantide,
Monsù Desiderio
XVII^e siècle

Ce qui peut, constate Marcel Couche, faire naître en nous un **malaise**, un **manque de paix intérieure**, voire une forme de **honte coupable**. Quand d'autres souffrent et meurent autour de nous – guerres, tortures, faim, maladie, désespoir - avons-nous le droit de connaître « *l'allégresse de la vie ?* » Est-ce cependant une raison pour nous **punir de vivre** ? « *il est impossible que l'existence soit sans cesse remplie par la plainte des hommes.* » Certes, il ne s'agit pas de vivre dans la plus totale insouciance, de s'enfermer en soi-même ou de se cuirasser dans l'oubli. **Mais, à partir du moment où nous acceptons la vie, nous n'avons d'autre moyen d'être fidèle à l'essence même de la vie que de mener la meilleure vie possible.**

Soulignons encore une **troisième différence**. **Alors qu'en dépit des divergences entre les écoles apparaissaient chez les anciens des accords profonds et des tendances communes dans les conceptions de la vie bonne, ce qui frappe dans notre époque postmoderne c'est la diversité des choix existentiels, la pluralité des réponses à la question de la vie bonne.** Celles-ci semblent même si **subjectives** - ainsi tel mettra au premier plan une liberté à préserver à tout prix, pour un autre ce sera écrire un livre, voyager, avoir une famille nombreuse - qu'elles ne permettent d'accéder à aucun **modèle commun**, aucun **critère collectif**.

Une telle diversité ne signifie pas pour autant que nous sommes condamnés à tomber dans le relativisme. Car chacun d'entre nous doit tenir compte dans ses choix de vie de ce que la philosophe Monique Canto-Sperber propose d'appeler les invariants de l'existence humaine. On peut les définir comme un ensemble de **traits caractéristiques** et **généraux** qui tiennent à la **nature** même de l'existence. Sartre parlera à ce propos d'une **universalité**

humaine de condition. Ainsi toute vie humaine est **orientée** dans le **temps**, un temps dont le cours est à la fois **irréversible** et **borné** par cette limite que constitue **notre mort**. Ajoutons que toute vie se déroule nécessairement au milieu d'**autres** et se heurte à une part inévitable de **hasard** et de **contingence**. De tels invariants apparaissent comme des **contraintes** qui **limitent** inévitablement nos possibilités – ainsi nous ne pouvons pas jouir d'une **vie infinie** ou **immortelle** - et dont nous devons **tenir compte** dans nos **choix existentiels** - ainsi la certitude que nous avons de notre mort future influe sur nos projets et nos décisions. Cependant ils ne définissent aucunement une **manière de vivre unique** pour tous les individus. Par exemple il y a de **multiples façons** de traiter la question de la **finitude temporelle** : en conclure qu'il ne sert à rien de construire puisqu'un jour tout sera détruit, fuir dans le divertissement, tenter de triompher de cette finitude en nous prolongeant à travers nos enfants, nos œuvres ou nos écrits, en conclure qu'il est urgent de vivre parce que c'est en raison de sa limitation que la vie est précieuse, ou encore parier sur l'espérance d'une après-mort qui donnerait son véritable sens à la vie. Mais, parce qu'ils constituent une **expérience commune** à toute l'humanité, une sorte **d'ancrage universel** de **toute existence**, ce sont ces invariants qui expliquent, comme Sartre l'a bien montré dans sa conférence *L'existentialisme est un humanisme*, que **tout projet de vie**, aussi éloigné dans le temps et dans l'espace qu'il puisse être du nôtre, nous est **compréhensible**. **C'est en cela que les modèles qui nous sont proposés par la philosophie, les religions ou les grandes traditions spirituelles, mais aussi la littérature et l'art, ont encore aujourd'hui quelque chose à nous dire.** La grande chance qui est la nôtre, constate Monique Canto-Sperber, est que même si notre vie doit toujours faire l'objet d'une élaboration individuelle, la réflexion que nous pouvons mener à son sujet est nourrie de « *formes de vie multiples, empruntées à toutes les époques et à toutes les cultures* », mais d'abord peut-être à la **sagesse des Anciens**. Certes, notre vie est le plus souvent une vie non philosophique, bien éloignée de ce qu'étaient les formes suprêmes de l'existence pour les penseurs de l'Antiquité. Pourtant ceux-ci peuvent encore nous aider dans notre tâche, non pas en nous indiquant le chemin que nous devons suivre, mais en nous orientant vers ce que Marcel Conche appelle le « *lieu du sens* ».

Conférence du 27mars 2010 « Vie bonne ou vie réussie ? »

« Certains sages disent, Calliclès, que le ciel, la terre, les dieux et les hommes forment ensemble une communauté, qu'ils sont liés par l'amitié, l'amour de l'ordre, le respect de la tempérance et le sens de la justice. C'est pourquoi le tout du monde, ces sages, mon camarade, l'appellent *kosmos* ou ordre du monde et non pas désordre ou dérèglement. »

Platon, *Gorgias*, 507e-508a.

« Donc : parmi les activités vertueuses, celles qui se manifestent dans la politique ou la guerre ont l'avantage de la beauté et de la grandeur, mais elles excluent le loisir et poursuivent une certaine fin, c'est-à-dire ne sont pas appréciables par elles-mêmes. L'activité de l'intelligence en revanche se distingue, semble-t-il, par son sérieux, puisqu'elle est méditative, elle ne vise, en dehors d'elle-même, à aucune fin et elle a son plaisir propre ; celui-ci contribue d'ailleurs à accroître l'activité. Elle semble par ailleurs avoir aussi pour caractères d'être auto-suffisante, d'être un loisir et d'être inusable à la mesure humaine. C'est-à-dire que tous les autres traits qu'on attribue au bienheureux sont visiblement les traits que comporte cette activité-là. Dans ces conditions, voilà donc l'activité qui devrait être le bonheur achevé de l'homme, si elle a duré suffisamment longtemps pour faire une existence achevée. Rien d'inachevé en effet n'entre dans la composition du bonheur.

Mais pareille existence dépasse peut-être ce qui est humain. Ce n'est pas en effet en sa qualité d'homme que quelqu'un peut vivre ainsi, mais comme détenteur d'un élément divin qui réside en lui. (...) Si donc l'intelligence, comparée à l'homme, est chose divine, la vie intellectuelle est également divine comparée à l'existence humaine.

Il ne faut pas cependant suivre ceux qui conseillent de « penser humain », puisqu'on est homme et de « penser mortel » puisqu'on est mortel ; il faut au contraire, dans toute la mesure du possible, se comporter en immortel et tout faire pour vivre de la vie supérieure qui possède ce qu'il y a de plus élevé en soi, car, bien que peu imposante, cette chose l'emporte de beaucoup en puissance et en valeur sur toutes les autres. (...)

Donc, pour l'homme, c'est la vie intellectuelle, si tant est que c'est principalement l'intelligence qui constitue l'homme. Par conséquent cette vie est aussi la plus heureuse. »

Aristote, *Ethique à Nicomaque* X, 1177 b 16-32 – 1178 a 1-7.

« Vogue du sport, médiatisation de l'entreprise, explosion de l'aventure, glorification de la réussite sociale et apologie de la consommation : en une dizaine d'années, la société française s'est convertie au culte de la performance. Le nouveau *credo* s'est installé dans les mœurs et a notablement modifié les images que l'Hexagone se donne de lui-même : les mouvements sociaux semblent avoir fait place aux gagners, le confort à la suractivité et les passions politiques aux charmes rudes de la concurrence. L'action individuelle devient partout la valeur de référence, y compris dans la consommation qui promet un rapport « actif » aux objets, aux services ou aux loisirs. La concurrence, évadée du marché depuis le début de nos *roaring eighties*, enfièvre la société française et investit largement les esprits en devenant le vecteur d'un épanouissement personnel de masse. Elle accède ainsi au statut d'une mythologie, au même titre que le bien-être dans les années soixante parce qu'elle pousse chacun, quelle que soit sa position dans la hiérarchie sociale, à se construire par lui-même en jouant simultanément de son autonomie et de son apparence. Battants, leaders, aventuriers et autres figures conquérantes ont envahi l'imagination française. Ils symbolisent une version entrepreneuriale et athlétique de la vie en société. *Version entrepreneuriale* puisque dans le marché des grandes valeurs, la valeur du marché fait l'objet d'un accord croissant. (...) Le discours économique est aujourd'hui moteur en politique et le chef d'entreprise est érigé en personnage d'avant-garde d'une attitude de masse. Il n'y a plus d'opposition de nature entre la démocratie et l'entreprise car l'une comme l'autre ont changé de signification : l'instrument de domination sur les classes populaires devient *un modèle de conduite* pour tous les individus. *Version athlétique*, car cette transformation du rapport de l'entreprise est parallèle au changement de statut de la compétition sportive. Celle-ci est aujourd'hui autant un ensemble de pratiques corporelles spécifiques (soit ce qu'on désigne traditionnellement comme étant des sports) qu'*un principe d'action tous azimuts* : le sport est sorti du sport, il est devenu un état d'esprit, un mode de formation du lien social, du rapport à soi et à autrui pour l'homme compétitif que nous sommes enjoins de devenir au sein d'une société de compétition généralisée. »

Alain Ehrenberg, *Le culte de la performance*.

« La compétition sportive met en scène des relations entre les hommes et des significations que nous, les modernes, considérons comme essentielles parce qu'elles sont toutes deux les supports de notre identité sociale. Elle rend visible certaines représentations collectives centrales des sociétés que façonne l'égalité individualiste. Si la compétition possède une fonction, c'est d'*afficher* des résultats *incontestables* dans un monde où tout est matière à contestation puisqu'il n'y a plus de point de vue ultime (...)

De quoi nous parle en effet le sport jusque, et surtout, dans ses moindres clichés ? De l'univers du vainqueur et de celui du vaincu, de qui est inférieur et

de qui est supérieur, de la mesure de nos capacités dans des classements irrécusables (« On ne triche pas en sport »), de l'affrontement (qui est l' « école de la vie »), du drame humain qui fait qu'un jour on peut être tout en haut et le lendemain tout en bas (« On ne s'installe pas en sport ») (...) *Il nous montre comment n'importe qui peut devenir quelqu'un*, quels que soient son sexe, sa race, sa classe d'origine ou son handicap de départ dans la vie. Il élimine ainsi le poids de la filiation, la détermination de la place sociale actuelle par les origines. (...)

Nous allons voir comment un homme pareil à tout autre, qui n'a aucun privilège de naissance, qui n'est rien *a priori* que notre semblable devient quelqu'un par son seul mérite. C'est cet événement universel, cette épopée récurrente que les compétitions sportives mettent en scène. »

Alain Ehrenberg, *Le culte de la performance*.

« La séduction, comme la grâce dans le calvinisme, est une machine à trier. Dans l'apprentissage le plus quotidien du monde, j'éprouve que je ne suis pas toujours désiré par qui je désire, aimé de qui j'aime et j'aborde cet univers en recalé potentiel. Faire tapisserie ; l'expression va bien au-delà de la salle de bal ou de fête. (...)

Le succès d'un Michel Houellebecq avec son mélange d'humour noir et de pessimisme peut s'expliquer ainsi : il a fédéré une sorte d'internationale des perdants de l'amour, il a dénoncé le mensonge de l'hédonisme, un féodalisme parmi d'autres. Il a été la voix des sans-voix, comme avant lui Woody Allen traduisait dans ses films la revanche des disgraciés sur les play-boys. (...)

Voyez les clubs, les boîtes de nuit : sélectionnant leur clientèle sur des critères de notoriété ou de jeunesse, ce sont les temples de la Bourse des corps. On y va pour voir et se faire voir, les regards y sont des verdicts instantanés. (...) Les Magnifiques s'exhibent devant la plèbe qui les acclame et en redemande. (...) Tout le monde est censé s'amuser parmi les foules dionysiaques mais les enchères sont si élevées qu'elles s'apparentent parfois à une punition. Dans cette grande foire des narcissismes, les uns sont surexposés parce que d'autres, en majorité, forment la claque. »

Pascal Bruckner, *Le paradoxe amoureux*.

« Un plan de vie, tel que j'entends ce terme, n'est pas la même chose que le projet démentiel, mais assez répandu à présent, qui est de vouloir programmer à l'avance où l'on sera et ce qu'on aura accompli tous les cinq ou dix ans de sa vie – l'université à dix-huit ans, cabinet de consultant à trente-cinq, avec deux enfants (garçon et fille) et rempli de bonheur, maison de campagne à quarante,

gloire professionnelle à cinquante, et le tout couronné par la retraite dans le Midi ou en Floride. Aujourd'hui il se peut que l'expression « plan de vie » suggère aisément quelque chose de la sorte, mais ce n'est là qu'une expression particulièrement perverse de la notion en cause. Mon objet est une disposition d'esprit qui transcende la culture yuppie de nos jours et représente une tentation permanente, et ce non seulement pour des philosophes. L'idée de vivre selon un plan rationnel consiste au fond à vouloir déterminer dans ses éléments principaux le genre de vie (qu'il soit consacré à la réussite sociale ou à des fins complètement différentes) qu'on se propose de poursuivre. Il s'agit d'établir – compte-tenu de ses intérêts, de ses capacités, et des circonstances où l'on se trouve – la nature de son bien véritable, le mode de vie qui dans son ensemble incarnerait la réalisation de ses meilleures possibilités. »

Charles Larmore, *Les pratiques du moi* Prudence et sagesse

« Or, si chacun se mettait à tout instant en présence des aspects les plus noirs du monde, et savait trouver dans son cœur une réponse à la mesure de l'horreur extrême, tous les fils qui nous retiennent dans la vie craqueraient, les existences se briseraient de douleur. (...) »

A tout moment, quelque part, des hommes endurent la faim, la maladie, la torture, le désespoir, et nous le soupçonnons ou le savons. Si leur douleur, si le scandale de l'anéantissement de l'humain dans l'homme (et dans l'enfant !) se répercutaient en nous par une douleur, une horreur proportionnelles, si, se plaçant, comme il convient, dans les cas limites (représentatifs *a fortiori* de tous les autres), notre sensibilité était capable d'une réponse adéquate, ne serions-nous pas terrassés par la douleur au point d'en mourir, ou de nous laisser mourir, ou de perdre la raison ? Il faudrait aller jusque là, toute autre réponse serait trop faible. (...) Quand d'autres souffrent, et meurent, nous n'avons pas le droit, parallèlement, de connaître l'allégresse de la vie. Plusieurs l'ont senti : Mary Berg se reproche de s'être échappée du ghetto de Varsovie, d'autres ont préféré ne s'être point sauvés. Par le simple fait de vivre (plus exactement d'exister), nous sommes coupables vis-à-vis de tous ceux de qui notre existence même implique que nous nous détournions sans cesse. L'existence suppose, comme sa condition fondamentale, un coupable oublié. »

Marcel Conche, *Orientation philosophique* Existence et culpabilité.

« En outre, s'il est impossible de trouver en chaque homme une essence universelle qui serait la nature humaine, il existe pourtant une universalité humaine de *condition*. Ce n'est pas par hasard que les penseurs d'aujourd'hui parlent plus volontiers de la condition de l'homme que de sa nature. Par condition ils entendent avec plus ou moins de clarté l'ensemble des *limites a priori* qui esquissent sa situation fondamentale dans l'univers. Les situations historiques varient : l'homme peut naître esclave dans une société païenne ou seigneur féodal, ou prolétaire. Ce qui ne varie pas, c'est la nécessité pour lui

d'être dans le monde, d'y être au travail, d'y être au milieu d'autres et d'y être mortel. (...) Et bien que les projets puissent être divers, au moins aucun ne me reste-t-il tout à fait étranger parce qu'ils se présentent tous comme un essai pour franchir ces limites ou pour les reculer ou pour les nier ou pour s'en accommoder. En conséquence, tout projet, quelque individuel qu'il soit, a une valeur universelle. (...) Il y a une universalité de tout projet en ce sens que tout projet est compréhensible par tout homme. »

Sartre, *L'existentialisme est un humanisme*.

« En matière d'exemplarité des vies humaines, l'Antiquité disposait de quelques descriptions canoniques, tandis que notre réflexion sur nous-mêmes est aujourd'hui nourrie de formes de vie multiples empruntées à toutes les époques et à toutes les cultures et en lesquelles des siècles de littérature, parmi d'autres choses, nous ont instruits. (...) »

Une vie sans examen ne vaut pas la peine d'être vécue, disait Socrate. Pour mener un tel examen, il recommandait la philosophie. Aujourd'hui, la réflexion sur l'existence requiert la philosophie non comme une forteresse contre la vie ou une sagesse à bon compte, mais comme une forme à imprimer dans la vie même. La philosophie est une condition, parmi d'autres sans doute, de la réflexion sur l'existence. Il n'est pas sûr qu'elle calme les passions ou rende la vie meilleure, mais elle contribue à développer la capacité en l'homme d'un agir autonome lié à la rationalité, en ce sens elle peut contribuer à réduire, sans le nier, le sentiment d'absurdité de la vie. »

Monique Canto-Sperber, *Essai sur la vie humaine* Le bien dans la vie humaine.